

même si elle reconnaît qu'elle le rend moins saillant dans son travail actuel (p. 75). Il est pourtant, dit-elle, « une partie de moi-même – quasiment une part de mes tissus biologiques [...] » (p. 75). Si le féminisme devient un motif académique, il court le risque de se couler dans des pratiques de pensée qui ne rendent jamais suffisamment compte de ce terrain fragmenté, miné, bourré de palpitations contradictoires, qui fait le pétrin sensible et dissonant des féministes. Il court aussi le risque de se figer dans des histoires et des récits de mouvements de femmes et de perdre la chance d'activer leur présent.

Nathalie GRANDJEAN
Université de Namur

Claude ROMANO. *Être soi-même. Une autre histoire de la philosophie* (Folio. Essais, 648). Un vol. de 765 p. Paris, Gallimard, 2019. Prix : 15,90 €. ISBN 978-2-07-281919-3.

Le présent ouvrage porte sur un objet auquel les sociétés démocratiques accordent volontiers un statut « d'impératif sacré » (p. 25) : il s'agit de « l'idéal moderne d'authenticité personnelle » (p. 16) qui dicte la nécessité « d'être soi-même », c'est-à-dire « d'exister en personne », de vivre sa vie sur « le mode de l'ipséité ». L'intention directrice de l'A. est d'examiner les avatars de cette idée dans la pensée occidentale. Cette problématique n'a en effet fait l'objet d'aucune étude d'ensemble » (p. 599) dans le champ de la philosophie contemporaine. Peu de travaux continentaux y ont dévolu leur intérêt en raison du « relatif discrédit dans lequel sont tombés les "existentialismes" » (p. 20), derniers tenants de cet idéal qui s'est comme « fissuré » (p. 20) sous l'effet des critiques structuralistes, marxistes et francfortoises, l'accusant d'être rien moins qu'un « avatar des formes traditionnelles d'obéissance » (p. 20) et de domination. Seule une poignée de moralistes anglo-saxons (C. Taylor, C. Larmore, B. Williams) semblent avoir apporté sur la question quelques contributions significatives en identifiant que cet idéal est « non seulement légitime, mais incontournable dans nos sociétés » (p. 22). Mais parce que ces travaux se focalisent « presque exclusivement sur les paradoxes de l'identité personnelle (de l'identité numérique à travers le temps) », ils sont doublement limités : d'une part, ces « philosophies de l'Ego » aboutissent à des « conclusions hyper-individualistes et hypervolontaristes [qui] constituent l'impasse dans laquelle se débattent aujourd'hui bon nombre de conceptions philosophiques » (p. 608) de l'individualité ; d'autre part, ces différents éclairages ne cherchent pas « à faire droit à la complexité interne et aux ramifications historiques » (p. 22) de l'idéal d'authenticité.

Or, c'est bien contre le désintérêt philosophique des uns et la faiblesse théorique des autres que le livre de C. R. s'efforce de « circonscrire les différentes déclinaisons historiques » (p. 14) des multiples figures « d'existence en personne » (p. 16) qui ont incarné l'authenticité siècle après siècle. Il s'agit pour lui de procéder à un retour aux sources « en retraçant une généalogie de cet idéal et en exhumant certaines de ses formes plus anciennes » (p. 16). Pour réaliser cette « histoire de l'ipséité » (p. 17), dont le style est « avant tout descriptif ou phénoménologique » (p. 608), l'auteur procède à une « longue enquête archéologique. Par "archéologie" », précise-t-il afin de distinguer

sa méthodologie de celles employées similairement par M. Foucault et A. de Libera, « nous entendons ici une tentative pour dégager des possibilités de pensée qui ont été ensevelies, obscurcies ou recouvertes à différents degrés par le surgissement de conceptions plus récentes, un effort pour reconstruire l'arrière-plan sur lequel ces conceptions se détachent » (p. 31). Cette investigation traverse donc une série de couches de l'histoire de la philosophie : le stoïcisme grec, la tradition des rhéteurs latins, la période chrétienne, la philosophie de l'art de la Renaissance, la réforme protestante, ses effets théoriques sur la pensée européenne, mais aussi l'existentialisme s'étalant de Kierkegaard à Heidegger. Toutes ces conceptions de l'authenticité, montre finalement l'A., se répartissent en deux grandes « familles » (p. 600). La première, qui apparaît dans le stoïcisme antique et la métaphysique des temps modernes, considère que cet idéal consiste en une volonté disciplinant les inclinations passionnelles grâce à des exercices spirituels. Pour cette tradition, « il faut vouloir être soi-même pour l'être. Bien différente est », par contre, « la seconde tendance qui part au contraire de l'idée d'une irréductibilité de notre spontanéité naturelle [...]. Il ne s'agit pas alors de renoncer à toute maîtrise de soi, il s'agit plutôt de concevoir très différemment cette maîtrise comme un mixte de contrôle et de laisser-aller, ou plus précisément comme un contrôle qui procède paradoxalement d'une forme intérieure de laisser-aller » (p. 601).

Cette archéologie aboutit dès lors à mettre en évidence un « dilemme fondamental » (p. 599) entre deux théories de l'authenticité qui trouvent néanmoins leur intersection dans la pensée de Rousseau, premier philosophe à avoir formulé l'idéal moderne d'une authenticité personnelle sur la base de l'héritage conjoint du stoïcisme et de la réforme protestante (p. 423-434). Sous-déterminées par une interprétation problématique des rapports de l'individu et de la société, ses réflexions occupent assurément le premier plan du présent ouvrage, car elles concentrent à elles seules tous les paradoxes de l'idéal d'authenticité. Pour la pensée rousseauiste, cette idée s'exprime en effet « toujours par contraste avec l'être-pour un autre. [...] L'être soi-même n'est [...] atteint qu'au prix d'un affranchissement à l'égard des puissances étrangères qui règnent sur notre être » (p. 48). Mais si l'aliénation est « la condition de tout accès à l'authenticité » (p. 48), l'authenticité n'admet-elle pas l'aliénation comme sa cause implicite dont elle est le sous-produit ? « [L]es motivations qui sous-tendent la recherche d'authenticité ne se révèlent-elles pas rigoureusement identiques à celles qui président à la tromperie sociale, à savoir la "fureur de se distinguer" ? » (p. 459). Si tel est le cas, alors cet idéal « n'a d'autre source que l'aliénation sociale elle-même. [...] Ce que l'authenticité prétend exclure est en réalité ce qui la rend possible » (p. 459). Tel est le paradoxe qui mine intrinsèquement cet idéal, pour faire dégénérer en antinomies stériles toute tentative que ce soit d'être soi-même.

Si le livre de C. R. réussit à montrer comment deux tendances philosophiques convergent dans la pensée de Rousseau pour aboutir sur une aporie, il parvient plus brillamment encore à présenter les discursivités théoriques qui furent forgées pour résoudre ce paradoxe initial qu'elles ne firent au fond que reconduire sous la forme de nouvelles antinomies dont la somme totale constitue l'histoire philosophique de l'ipséité. Véritable encyclopédie de l'authenticité, l'ouvrage indique ainsi quelles ont été les attitudes, les figures et les problématiques historiquement liées à cette catégorie morale. De cet examen minutieux, il résulte, en somme, qu'être authentiquement soi-même « ne consistera jamais seulement à revenir à un donné de départ », à être ce

qu'on est, simplement, « mais au contraire à réaliser en soi un idéal difficile à atteindre » (p. 16), car intrinsèquement contradictoire, puisqu'il « suppose qu'on se préoccupe sans cesse de ce à l'égard de quoi il s'agit d'obtenir une forme de dépréoccupation » (p. 16) : autrui, qui exerce sa domination sur nous dans sa quête propre d'authenticité.

Malgré les qualités réelles de ce livre, qui atteint parfaitement son objectif en exhumant les sources philosophiques, religieuses et esthétiques de l'authenticité, le lecteur pourra peut-être néanmoins regretter que cet ouvrage n'ait pas procédé à une fouille archéologique plus complète de racines sociologiques de cet idéal. Force nous a été en effet de constater que l'A. a à plusieurs reprises touché du doigt cette difficulté (p. 19, 24-25, 609-610), sans oser, à notre estime, en saisir toute l'ampleur spéculative, alors qu'examiner plus en détail la nature sociale de ce concept lui aurait sans doute permis de répondre plus adéquatement aux adversaires contre lesquels il a écrit son livre. Comme nous l'indiquions plus haut, ces ennemis sont, d'une part, les philosophies anglo-saxonnes du Moi qui « se sont inexorablement fourvoyées [...] en postulant l'existence de quelque chose comme une identité purement privée (ou un sens purement privé de l'identité) » (p. 44), ce qui ne pouvait aboutir qu'à « l'acosmisme et au solipsisme » (p. 44) ; mais aussi, d'autre part, les critiques continentales reprochant à l'idéal d'authenticité de déboucher sur une « culture du narcissisme » (p. 29-30) dont le ressort fondamental est une conception illusoire de la liberté comme « pouvoir de façonnement de soi quasi illimité ne reposant que sur lui-même » (p. 610). Or, le livre de C. R. étaye l'une et l'autre de ces approches au lieu de les affaiblir : en identifiant à la perfection le(s) paradoxe(s) de l'authenticité, il justifie les réserves faites contre cet idéal ; et, parce qu'il manque de l'étudier comme fait social, nous pourrions également lui reprocher de ne faire droit à un aspect de la complexité de l'histoire de l'ipséité : ses sources socio-anthropologiques. Nous nous demandons en effet si les examiner n'eût pas été la seule démarche adéquate devant les paradoxes d'un idéal qui trouve son caractère aporétique dans la problématique sous-jacente des rapports de l'individu et de la société ; une question dont l'interprétation reconduit souvent à l'individualisme, voire même au relativisme moral. N'aurait-il pas fallu que l'auteur investisse pleinement ce problème pour comprendre les raisons qui conduisirent les sociétés contemporaines et l'individu moderne que nous sommes à accorder le statut d'impératif sacré à une idéologie intrinsèquement contradictoire ?

Fabio RECCHIA
Aspirant du F.R.S.-FNRS
Université de Liège

Jean-Sébastien HARDY. *La chose et le geste* (Épiméthée). Un vol. 21,5 × 15 de 338 p. Paris, Presses Universitaires de France, 2018. Prix : 32 €. ISBN 978-2-13-073695-0.

L'Étant et la Kinèse, tel aurait pu être le titre de cette remarquable étude sur les questions phénoménologiques de *la constitution de la Chose* et de *la formation transcendante des phénomènes d'espace*, si l'A. n'avait pris grand soin de se défier de toute terminologie rébarbative dans cette version remaniée de son Doctorat (dirigé par J.-L. Marion et S.-J. Arrien). Comme tous les travaux qui mêlent l'œuvre

husserlienne à l'Histoire de la philosophie – aux archives et à la reconstitution généalogique d'une doctrine –, cet ouvrage n'échappe pas initialement aux ambiguïtés, sinon au malaise, d'un exercice auquel la méthode phénoménologique n'avait guère vocation à préparer. Comment échapper alors à la réification d'une recherche restée dans son mouvement de fouille ininterrompue ? Comment une cartographie conceptuelle épargnera-t-elle l'attitude phénoménologique en même temps qu'elle restituera le schème quintessencié d'une littérature en la traversant d'un regard de synthèse ?

J.-S. Hardy affronte ce dilemme en embrassant deux stratégies : 1/ réactiver, dans son contexte, la valeur et la fécondité doctrinale actuelle, vivante parce qu'indéniablement vécue, des recherches de Husserl sur les *kinesthèses* et des résultats descriptifs auxquels il parvient à partir de 1907, lorsqu'il doit refondre une première phénoménologie de la perception (ébauchée dans les *Recherches Logiques*) pour la raison, irréversible, que la mise au point de la Réduction gnoséologique, formulée cette année-là avec *L'Idée de la phénoménologie*, a désormais supprimé toute référence du percevoir à aucune transcendance – effet rétroactif de recomposition qui cerne la loi méthodologique de rétro-référence dans une première expression : *le mouvement ne peut plus être pensé comme celui des choses extérieures mais doit être établi, enraciné, dans le mouvement de notre propre chair*, par un effet de subjectivation définitif, en toute apparence, dans les motifs de la description ; 2/ entretenir dans sa relecture le travail d'un constant éclairage contemporain, qui met en perspective ces problématiques archéologiques de la naissante phénoménologie avec les pensées de Patočka, de Levinas, de Ricœur, de Deleuze, de Derrida, de Henry, de Foucault, de Marion ou de Sloterdijk.

Le résultat dépasse alors la simple modélisation d'un moment historique dans la composition d'une doctrine ; il affleure à *une véritable philosophie du geste*, où la fonction pratique des kinesthèses, constitutivement inséparable de leur fonction perceptive, devient le lieu de déploiement intégral d'une sémantique, voire d'une axiologie, articulant au transcendantalisme husserlien la factualité heideggérienne des finalités ustensilaires qui sous-tendent notre lecture motrice du monde. Or cette confrontation des thèses de *Chose et Espace* ou de *Ideen II* à l'analytique existentielle des *πράγματα*, sans aller jusqu'à rejoindre les thèses contemporaines de l'*object oriented ontology* (G. Harman) ou de l'*onticology* (L. Bryant), n'aboutit pour autant pas seulement à révéler la *co-constitution des choses et de la chair*, notamment dans la *relation ergonomique* (A. Arendt, K. F. H. Murrell, E. Grandjean). Elle culmine en une reconsidération du *Monde de la vie* dans sa spatialité – jusque dans ses dimensions intersubjectives de partage –, mais à partir des thèses henryennes sur le « *pouvoir pouvoir* » primordial de la chair – certes invisible radicalement mais *instituant* les sites d'apparaître du monde – tout en s'en démarquant pour confirmer l'opérativité singulière du modèle husserlien. S'explicitant dans l'analyse du *posséder*, de l'*occuper*, du *servir*, du *contraindre* ou de l'*atteindre*, cette position accomplit alors le dépassement ultime d'une chair *substratum* du mouvement, pour révéler celui-ci comme pure effectuation de soi : comme *geste* – dont les caractères ontologiques, au-delà même de l'intersubjectivité qui en pétrit indéfiniment l'expérience, deviennent alors les plus confondants : l'*inexpressivité* et l'*immobilité*.

Ce positionnement terminal en regard des élaborations henryennes – qui illustre une préminente tendance de l'historiographie phénoménologique francophone contemporaine, et où s'atteste certainement le passage de l'A. à l'Université catholique de